

Donnés historiques sur la forêt du Sihlwald, à la ville de Zurich

Autor(en): **E.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **89 (1938)**

Heft 7

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-785087>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Phot. 6 septembre 1936.

Phot. W. Nägeli, à Zurich.

FOUDROIEMENT D'UN ÉPICÉA.
Forêt du Kirchberg, près de Brittnau (Argovie).

(Voir dans le texte, p. 164.)

JOURNAL FORESTIER SUISSE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ FORESTIÈRE SUISSE

89^{me} ANNÉE

JUILLET 1938

N° 7

Données historiques sur la forêt du Sihlwald, à la ville de Zurich.

Zurich est dans la situation privilégiée d'avoir eu, pour sa forêt du *Sihlwald*, des forestiers depuis 1335. Il était indiqué de célébrer ce sixième centenaire. Le cahier, de 150 pages, publié à cette occasion, accompagné de tableaux statistiques et de phototypies,¹ est le second d'un travail plus étendu. Le premier cahier, qui n'a pas encore paru, traitera du ravitaillement en bois du vieux Zurich; le troisième, qui paraîtra ultérieurement aussi, sera consacré aux forêts de la ville disséminées dans la campagne zurichoise.

Le cahier sorti de presse s'occupe surtout du Sihlwald qui constitue, avec ses 1027 ha, le mas le plus important des 2134 ha de forêts de la ville de Zurich. Imprimé sur papier de luxe, en caractères faits pour réjouir les yeux les plus fatigués, sa présentation est digne en tous points et du souvenir qu'il rappelle et de la ville où il a été rédigé et publié.

On aurait pu donner, comme sous-titre à ce travail, celui de : Grandeur, décadence et renaissance d'une administration forestière communale, car celle de Zurich a eu des hauts et des bas, elle a connu des erreurs et des triomphes.

Au début du 19^{me} siècle, la ville perd ses droits seigneuriaux et le canton lui succède. En 1798, la république helvétique une et indivisible s'est constituée et les forêts des cités fédérées sont devenues forêts nationales. A Zurich, le premier acte de la nouvelle république fut de séquestrer les forêts de la ville; la municipalité zurichoise élève des protestations, spécialement en ce qui concerne le Sihlwald, acquis jadis pour satisfaire aux besoins de la popula-

¹ 600 Jahre Holzversorgung und Forstverwaltung der Stadt Zürich. — II. Heft : Holzversorgung und Forstverwaltung im 19. und 20. Jahrhundert. Bearbeitet von H. Grossmann, E. Krebs, K. Ritzler, L. Weisz. — Herausgegeben vom Stadtforstamt Zürich. (Publié par l'inspectorat forestier de la ville de Zurich.) Zürich 1938.

tion citadine. La question ne fut liquidée qu'en 1803; la ville conserva 1872 ha de forêts — dont le Sihlwald — à condition de délivrer à des prix minima le bois nécessaire aux bourgeois et aux services publics. Un conflit subsistait cependant entre bourgeois et communiens; ce n'est qu'en 1844 qu'un partage intervint, laissant à la bourgeoisie le Sihlwald et quelques mas isolés, dont les produits étaient destinés uniquement aux citadins, à l'exclusion des services publics.

En 1855, une loi sur l'administration des biens communaux fait rentrer toutes les forêts de la ville dans le domaine de la commune bourgeoise, cela jusqu'en 1892. A la suite de la fusion, cette année-là, de la vieille ville avec les communes suburbaines, on créa, avec l'ensemble de leurs forêts, une « Fondation » dont les revenus devaient servir à des buts artistiques et scientifiques. La bibliothèque de la ville, le Musée national les diverses collections de la ville, ses institutions scientifiques, artistiques et philanthropiques en ont largement bénéficié.

Zurich, au début du XIX^{me} siècle, ne comptait que 10.000 habitants; mais c'était déjà une ville industrielle qui utilisait beaucoup de bois. Les services publics en consommaient aussi de grandes quantités. Le premier bateau à vapeur, lancé en 1835, ne brûlait que du bois; il l'utilisait encore partiellement en 1886. L'usine à gaz, construite en 1856, ne faisait que du gaz de bois; ce n'est que depuis 1886 qu'elle utilise exclusivement la houille.

La délivrance de bois aux bourgeois ne date que de 1803, mais en 1834 déjà, la quantité concédée doit être réduite : le Sihlwald était surexploité, ensuite surtout de l'augmentation de la population.

En 1876, on supprime la délivrance de bois aux bourgeois; l'économie ainsi réalisée est consacrée à des buts d'éducation et à des œuvres charitables. Les forêts de la ville ne suffisaient, en effet, plus à satisfaire aux besoins du public; on était obligé d'acheter du bois aux communes avoisinantes et même hors du canton pour le délivrer aux bourgeois.

Mais la situation se transforme du tout au tout dès 1847, année où fut construit le premier chemin de fer qui mène de Zurich à Baden. Le développement du réseau suit très rapidement; en quatre ans, soit entre 1855 et 1859, Zurich est en communication

ferroviaire avec l'Allemagne du Sud et ses richesses forestières. Elle reçoit, en outre, dans des conditions favorables, le charbon minéral et le fer; les hauts fourneaux et les verreries, qui tendaient à favoriser la surexploitation des forêts, abandonnent la Suisse et se rapprochent des mines.

C'est là une crise incomparablement plus intense que celle dont se plaignent aujourd'hui les propriétaires de forêts.

Nous voulons laisser aux lecteurs de cet ouvrage le plaisir de suivre les hauts et les bas du rendement des forêts zurichoises.

Zurich s'est efforcée en tout temps d'augmenter son domaine forestier, d'abord pour assurer le ravitaillement en bois de ses bourgeois; aujourd'hui, avant tout, dans un but d'hygiène publique et de satisfaction esthétique.

Le premier forestier ayant fait des études spéciales fut nommé à la fin du XVIII^{me} siècle. Son activité fut surtout d'ordre administratif et avant tout de géométrie. On levait des plans, faisait des coupes rases, drainait des coupes et des clairières. Les exploitations étaient si fortes qu'en 1834 on soulève, dans les Conseils de la ville, la question d'une réduction des coupes. L'année suivante, on nomme « Forstmeister » *A. von Orelli* qui, après avoir été officier d'un régiment suisse en France, a fait des études forestières en Allemagne. C'est le début d'une direction technique et d'un traitement raisonné des forêts de la ville.

Le premier aménagement date de 1837 et nous relevons que jamais le Sihlwald n'a connu la coupe rase comme mode de traitement réglementaire. On pratiquait des coupes de lisière, une fois le rajeunissement obtenu après éclaircies successives.

C'est à cette époque aussi que remonte la création, dans le Sihlwald même, d'une scierie permettant d'amener à Zurich les produits fabriqués de la forêt.

Le plus connu des forstmeister de Zurich est le successeur d'Orelli, *M. Meister*, nommé en 1875 et resté en fonctions jusqu'en 1914. C'est sous son administration que le Sihlwald acquit une réputation mondiale. Son activité a été multiple. Elle s'est surtout manifestée par la création en forêt, à côté de la scierie, d'établissements travaillant le bois sur place et livrant directement à Zurich les produits manufacturés.

Malheureusement, ces établissements exploités en régie di-

recte, furent la cause d'une surexploitation des forêts. On y occupait de 80 à 100 ouvriers; on y débitait, non seulement des poutres et des planches, mais les assortiments les plus divers. On imprégnait des poteaux, du matériel pour clôtures; on y faisait du tournage, des manches d'outils, de la laine de bois. On n'y travaillait pas seulement le bois du Sihlwald, mais aussi des bois de provenance étrangère qu'on réexpédiait ensuite à Zurich. C'était une entreprise industrielle devant se suffire à elle-même.

On constata bientôt cependant que ces produits manufacturés revenaient plus chers que s'ils avaient été fabriqués directement à Zurich et à la suite de l'augmentation des salaires et de la réduction des heures de travail, conséquences de l'agitation socialiste, les établissements du Sihlwald travaillent à perte. En 1902, on les supprime en ne gardant que les ouvriers nécessaires à l'entretien des bâtiments et de l'outillage nécessaires à la forêt.

Il aurait fallu les supprimer depuis longtemps, mais ils constituaient la partie la plus originale de la gestion forestière zurichoise et les louanges des visiteurs de passage étaient surtout à leur adresse. Une question d'amour-propre est là en jeu : elle a eu des conséquences déplorables.

Cette industrie forestière avait eu cependant de bons côtés. Elle avait, en particulier, permis d'obtenir un pourcentage de bois de service de 67 à 79 % pour les résineux, de 11 à 26 % pour les essences feuillues.

Elle avait eu, en revanche, le défaut d'obliger l'administration forestière à faire son possible pour renter le gros capital immobilisé et d'inciter, dans ce but, à négliger les considérations sylvicoles et à donner la priorité aux commerciales. On oubliait le principe du rendement soutenu; on exploitait toute l'année; on concentrait les coupes dans le voisinage des installations industrielles; on les faisait porter sur les peuplements aptes à fournir les assortiments requis.

Il est un fait certain : il y a eu surexploitation. De 1880 à 1920, le matériel sur pied a été réduit de 280.000 m³ à 216.000 m³; à cette dernière date, l'aménagement révisé a dû réduire la possibilité de 6000 à 3000 m³.

Peut-être aussi les bases de l'aménagement de 1880 étaient-elles fausses ? On n'avait pas fait de dénombrement intégral, mais

établi le matériel sur pied au moyen de placettes d'essai, qui paraissent avoir été concentrées dans les parties de la forêt les plus fertiles et les plus productrices. Enfin, la révolution admise — 90 ans — était certainement trop basse.

Sans doute, le technicien responsable s'est-il rendu compte de ce qui se passait. Mais comment reconnaître publiquement son erreur, alors que des forestiers du monde entier se donnaient rendez-vous au Sihlwald pour en admirer la gestion et célébraient sa productivité exceptionnelle ! On y exploitait, en effet, à ce moment jusqu'à 10,5 m³ par ha.

Aujourd'hui, les fautes sont réparées : le matériel sur pied est en hausse sensible et la possibilité a pu être relevée.

La publication de l'administration forestière de la ville de Zurich que nous venons de résumer — aussi sommairement qu'imparfaitement — ne devrait manquer dans aucune bibliothèque forestière. C'est un roman vécu : le roman des forêts de la ville de Zurich durant ce dernier siècle.

Il nous paraît comporter bien des enseignements.

Tout d'abord, il est remarquable combien la forêt réagit rapidement vis-à-vis des circonstances politiques, économiques et sociales de la cité. La forêt — malgré sa majesté et son immobilité apparente — est très sensible; toutes les crises de la ville y ont leur répercussion. Exploitations et rendement financier s'en ressentent. A chaque époque, correspondent des préoccupations nouvelles. Il faut constamment chercher, dans les produits ligneux et les recettes pécuniaires, la possibilité de satisfaire aux exigences économiques sociales, techniques et financières de l'heure.

En second lieu, cela paraît une erreur de lier trop étroitement une gestion forestière et une exploitation industrielle. Satisfaire en tout temps aux exigences des deux est quasiment impossible et il apparaîtra toujours plus facile de sacrifier la forêt au profit de l'industrie, dont les réclamations retentissent davantage sur la place publique.

La réputation même de la forêt l'a desservie pendant un temps. Des éloges mérités sans doute, mais décernés après des visites rapides et superficielles, risquent fort d'inciter le technicien responsable à persévérer dans une voie dangereuse, dans laquelle lui-même n'a peut-être plus absolument confiance.

Aucune profession peut-être n'oblige à plus de modestie que celle de forestier. Le travail en forêt n'est, en somme, qu'une œuvre collective et anonyme. Le peuplement où vous travaillez n'a pas été créé par vous et les résultats de votre travail ne pourront être pleinement appréciés que par ceux qui les réaliseront. Des éloges, ou des blâmes personnels, au sylviculteur, sont bien souvent anticipés.

Aujourd'hui, le Sihlwald est en bonnes mains. L'opinion publique, constatant que son rendement ne peut être qu'une goutte d'eau dans le budget considérable de la grande Zurich, demande avant tout un Sihlwald satisfaisant à son sens esthétique et lui fournissant le refuge et le lieu de repos nécessaire pour se détendre et se reposer des agitations et du bruit de la vie citadine moderne. Il est possible de satisfaire à ce vœu en accumulant les réserves nécessaires pour satisfaire à des crises futures qui, sans doute, ne manqueront pas.

E. M.

L'évolution de la sylviculture et l'amélioration de la production ligneuse, envisagées par un praticien.

(Suite et fin.)

3. Perspectives.

a) La sélection.

La sélection doit être à la base du traitement. Sans la sélection, pas d'accroissement soutenu ou progressif; sans la sélection, recul dans la qualité des produits. Supprimez la sélection, et vous ravez le traitement au rang d'une simple exploitation. Mais pratiquez la sélection, et vous verrez que l'exploitation se trouvera haussée sur le plan de la culture.

Sélection signifie : *choix des individus*. La sélection naturelle se produit, par exemple, dans une forêt abandonnée à son propre sort; elle s'opère en faveur du maintien des qualités moyennes de la race, pour autant néanmoins que des interventions humaines antérieures n'auront pas sensiblement modifié le groupement végétal naturel. Dans les forêts soumises à exploitation, si la sélection artificielle n'intervient, pour seconder la naturelle, le peuplement et la race rétrogradent infailliblement; et cette nécessité d'intervention croît à mesure que le groupement végétal s'est éloigné davantage de l'association primitive.

La sélection portera tout d'abord sur les espèces les mieux en station. Dans une station déterminée, on trouve toujours une espèce dont les appétences correspondent aux facteurs climat et sol. L'in-